

Université Galatasaray - 21 avril 2009

Maïssa Bey est l'une des grandes voix de la littérature algérienne francophone contemporaine. Son écriture surgit au cours d'années noires, qui frappent l'Algérie des années 1990. Maïssa Bey est née en 1950 près d'Oran dans un village des Hauts Plateaux. L'écriture est pour elle un ultime rempart. Elle vit et travaille à Sidi Bel Abbès et joue un rôle majeur dans le développement culturel de son pays.

Nous avons eu le plaisir d'entendre cette remarquable écrivaine à l'Université Galatasaray d'Istanbul en avril 2009. Maïssa Bey a en effet participé à la rencontre littéraire organisée par le Club de la Francophonie de l'Université Galatasaray, présidé Mme S. Seza Yılancıoğlu, le 21 avril 2009. Au cours de de cette rencontre, Maïssa Bey a dialogué avec Colette Valat, maitre de conférences à l'Université de Toulouse II-Le Mirail et spécialiste de littérature francophone et avec Charles Bonn, professeur émérite de l'Université de Lyon, spécialiste de la littérature francophone et en particulier de la littérature algérienne en langue française. Une partie de cette rencontre est publiée ici et les lecteurs trouveront des indications importantes sur les caractéristiques des personnages féminins de son œuvre et la tendance à l'écriture de l'urgence chez Maïssa Bey.

Colette Valat :

Je vais très rapidement vous présenter les romans essentiels qui constituent l'œuvre de Maïssa Bey, il est en effet plus aisé d'évoquer des romans que des recueils de nouvelles, qui sont composés de textes très diversifiés. Nous parlerons également de l'esthétique de Maïssa Bey et de son écriture mais je tiens à ce que mon élocution lui laisse le plus grand temps de parole pour qu'elle vous présente et vous lise elle-même quelques passages de ses ouvrages. Je précise que Maïssa Bey fait partie des grands auteurs algériens francophones contemporains. C'est-à-dire que vous recevez ici une personne qui a un statut considérable dans le monde de la francophonie, notamment maghrébine.

Le premier texte sur lequel on pourrait interroger Maïssa Bey s'appelle *Au commencement était la mer*, un texte qui ouvre en quelque sorte son oeuvre au grand public et qui débute par le mot « commencement ». Enfin, c'est



peut-être, sans vouloir faire de jeux de mots, l'idée du commencement. *Au commencement était la mer* donne une idée du fonctionnement de l'imaginaire de Maïssa Bey, qui choisit de placer un personnage face à la mer à Alger, c'est-à-dire face à un symbole de liberté. Le personnage, et c'est là que je vais lui demander si elle est d'accord, est celui d'une jeune fille qui a, de par son statut de jeune fille, tout son avenir devant elle, un avenir d'intelligence, de recherche, de travail puisqu'elle est étudiante mais aussi d'amour et peut-être aussi de vie familiale. Or, cet avenir est brutalement confronté à la montée d'une situation critique dans l'Algérie des années 90, à savoir la montée de l'islamisme, dont elle va souffrir jusqu'à sa mort puisqu'elle sera la victime de son propre frère. La première question concernant ce roman serait, est-ce que tu as construit la jeune fille avec l'idée de montrer à la fois en quoi l'Algérie était porteuse d'un avenir, d'un progrès social réservé aux femmes, et en même temps, celle de narrer l'effroyable retour vers les traditions les plus meurtrières qui ont été connues par ce pays ?

Maïssa Bey :

Je vous remercie. Je voudrais vous dire bonsoir d'abord et vous dire aussi quel plaisir j'ai à être ici face à vous et surtout à Istanbul, une ville que je trouve vraiment magnifique et tout cela grâce à Seza Yilancioğlu que je remercie publiquement aujourd'hui pour tout le travail qu'elle a accompli depuis plusieurs mois pour que cette journée soit possible, mais aussi grâce aussi au concours de l'Ambassade de France à Ankara qui a mené bien des efforts pour que je puisse être en face de vous. Un grand merci, donc, et au soleil d'Istanbul aussi.

Je n'ai pas perdu de vue la question mais je pense ce texte là représente vraiment le commencement de l'écriture pour moi, mais aussi, toute proportion gardée, le commencement de l'écriture pour les autres parce que j'ai toujours écrit. Depuis toute petite, j'ai écrit. J'ai écrit comme tout le monde écrit. Je faisais de très belles rédactions à l'école. Toujours première en français. C'était peut-être quelque chose qui était là depuis longtemps. Et puis j'inventais beaucoup d'histoires pour mes frères, pour mes sœurs. Je racontais énormément de choses mais je n'avais jamais pensé devenir un jour écrivaine, pas du tout. Je lisais beaucoup. J'écrivais des choses qu'on écrit pour soi, dans des journaux intimes. J'écrivais des poèmes. Vous savez, ces poèmes que l'on écrit à douze ou treize ans et qui ne sont absolument pas lisibles par qui que ce soit, ni publiables. Est arrivé pourtant un certain moment dans ma vie où j'ai ressenti ce besoin d'écrire, et d'écrire autre chose que ce que j'écrivais avant, d'écrire donc une histoire totalement achevée, avec des personnages complètement fictifs. Je n'ai jamais pensé, comme on me l'a dit plus tard, trouver une figure allégorique pour symboliser le devenir de l'Algérie. Cela n'était pas du tout dans mes intentions initiales. Il est évident qu'après coup, on peut se poser énormément de questions et je crois que c'est là qu'entrent en jeu les universitaires et leur travail de lecture d'un texte en particulier.

J'ai été professeur de français pendant très longtemps. Je fréquentais beaucoup mes étudiants, qui avaient l'âge de mon personnage principal. En permanence à leurs côtés, je connaissais très bien leurs règles, leurs aspirations, leurs

problèmes, leurs désirs... Et voyant que tout était en train de s'effondrer, j'ai eu envie de revenir vers cette période de l'adolescence ou de la jeunesse, où l'on croit que tout est possible, en me disant : « Est-ce que des choses sont encore possibles aujourd'hui, dans ce pays ? ». Et j'ai inventé ce personnage, une jeune fille, une étudiante, comme dit Colette, de dix-huit ans, issue d'un milieu très modeste, orpheline de père, un peu comme moi, mais par les hasards de la fiction, en première année de faculté et qui va au bord de la mer pour la première fois de sa vie. Et je lui ai prêté une histoire d'amour... vous savez les histoires d'amour de vacances au bord de la mer avec une rencontre, le ciel bleu, le bruit de la mer, les murmures, tout cela... C'était un écho qui existait en moi depuis très longtemps. Alors, je suis revenue vers cela, et puis j'adore la mer et j'en suis privée parce que je vis en Algérie dans une ville qui se trouve dans les terres. Donc ce décor pour moi était essentiel mais cette jeune fille est prise bien sûr au piège du présent de l'Algérie. Et ce présent de l'Algérie, c'était une guerre qui ne disait pas son nom. Donc, Alger, la mer, le ciel bleu, le soleil, tout était là ; tous les ingrédients étaient réunis pour une belle histoire d'amour mais il se trouve que cette histoire d'amour se passait au temps de la mort et d'une guerre terrible, alors qu'on ne connaissait pas le visage de son ennemi.

C'est ceci que j'avais envie d'exprimer et il se trouve que j'ai inséré dans ce texte une scène assez particulière, je pense inspirée par Colette, et qui a beaucoup dérangé tous les lecteurs et lectrices. Il s'agit d'une scène d'avortement. Si vous voulez, je suis entrée en littérature avec fracas car j'ai osé, dès le départ, casser un tabou, celui du silence autour de cette chose-là qu'est un avortement. Mais sans en avoir véritablement conscience, sans avoir envie de délivrer un message, sans avoir envie d'affrontement. Ce silence pour moi, c'était dans la trame de l'histoire. C'était une histoire au cœur de l'histoire, un moment. On me parle aujourd'hui de message, de volonté consciente de symboliser l'Algérie à travers cette jeune fille et son sacrifice ou, comme l'écrit un journaliste français, cette « moderne Antigone ». En réalité, au moment de l'écriture, il n'y a pas tout cela. Il y a une histoire, un personnage, un déroulement avec évidemment des accidents qui parcourent la vie de ce personnage.

Colette Valat :

La question que je ne te soumettrai pas au sujet de la scène de l'avortement, mais qui se pose, je pense, à toutes tes lectrices, c'est si cette scène tu l'as vécu toi-même... Je ne te pose pas la question mais il est vrai que c'est une scène très forte. Je reprends en revanche le thème de l'avortement parce que, dans ton œuvre, à partir de *Au Commencement était la mer*, il y a un grand nombre de personnages féminins. Je citerai, pour continuer à survoler l'ensemble de ton œuvre, le roman *Cette fille-là*, que j'aime énormément, davantage encore que les autres. Mais cela, c'est mon problème. *Cette fille-là*, narre l'histoire d'une jeune fille enfermée, c'est-à-dire pas véritablement enfermée, mais qui vit dans une sorte d'asile en compagnie de beaucoup d'autres personnages féminins. Et l'art de Maïssa Bey, c'est d'une part de raconter l'histoire de cette jeune fille, en quête de sa propre mémoire et de ce qui lui est arrivé, car elle

se raconte, s'invente, et sa mémoire remonte ; et d'autre part de raconter en parallèle des histoires de femmes. Il en résulte une fragmentation, plusieurs histoires de femmes qui se racontent. Maïssa Bey parvient à ce que toutes ces petites histoires de femmes plus ou moins âgées, anonymes, deviennent des histoires uniques, singulières et assez extraordinaires. Je dirais que l'on pourrait associer à *Cette fille-là* les fameux recueils de nouvelles dont je vous parlais tout à l'heure. Bien que j'aie fait le choix d'aborder plutôt les romans de Maïssa, je citerai *Sous le jasmin la nuit* qui est aussi un recueil rempli d'images féminines dont certaines sont finalement tout-à-fait ordinaires ou anonymes... Une jeune femme mariée, mère de quelques enfants, par exemple. En revanche, on retrouve aussi des histoires tout à fait tragiques, épouvantables, par exemple cette jeune fille échappée d'un camp islamiste où elle servait en quelque sorte d'esclave aux terroristes. Ainsi, il y a des histoires tragiques et il y a des histoires simples. Finalement, est-ce que ta cause, c'est celle des femmes ?

Maïssa Bey :

Je ne sais pas. Peut-être faudrait-il demander à Charles Bonn si c'est ma cause, à travers la lecture de mes textes... Je voudrais simplement dire que lorsqu'un sujet s'impose à moi, il s'agit souvent d'une question. Et mon écriture est souvent, non une réponse, mais une tentative de réponse à une certaine question. En ce qui concerne *Cette fille-là* par exemple, j'ai rencontré tout au long de ma vie des jeunes filles nées de père inconnu. Or, en Algérie, ces filles étaient marquées à vie : même si elles étaient adoptées, il leur était interdit de porter le nom de leur famille d'adoption. Cette loi a existé jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix. Ces filles abandonnées, de père inconnu, ou de mère et de père inconnus, pourtant adoptées, pâtissaient d'un statut humiliant et de non-insertion dans une société très soucieuse de son intégrité. J'en ai rencontré beaucoup et j'ai toujours trouvé que ce n'était pas normal qu'une famille qui adopte un enfant n'ait pas le droit de lui donner son nom de famille. J'ai beaucoup discuté avec ces personnes et j'imaginai ce que pouvait être la quête d'un garçon ou d'une fille que l'on désigne chez nous sous des termes vraiment très insultants. On n'emploie plus ce genre de termes dans des pays comme la France. Par exemple, on ne traite pas un orphelin de bâtard, hormis lorsque l'on veut l'insulter. Mais en arabe, chez nous, il n'y a qu'un seul terme, et c'est un terme insultant. Quand on veut insulter quelqu'un, on le traite de *Farkh*. C'est vraiment un mot très fort. C'était un problème qui me préoccupait beaucoup. J'avais rencontré aussi des mères qui avaient adopté des enfants... Ainsi ai-je essayé de les raconter, et un petit peu de me mettre dans leur peau. Le lieu existe réellement, à Sidi-Bel-Abbès, je n'ai pas eu à chercher très loin. C'est un asile où l'on installe pêle-mêle les vieillards, les fous, les filles-mères, les malades mentaux... Enfin un peu tout le monde, toutes les personnes qui peuvent poser un problème à la société. Je l'ai décrit exactement tel qu'il est. Et je me suis posée plusieurs questions : comment une société peut-elle en arriver là, en arriver à enfermer des êtres susceptibles de perturber le bon ordre ou « l'ordre public », comme on dit ? Et voilà cela a donné cela. Ce que je peux dire de ce texte, c'est que le personnage central, la narratrice, qui s'appelle Malika, est un personnage totalement fictif, mais

toutes les autres histoires de femmes qui sont racontées sont des histoires vraies. Des histoires qui m'ont été confiées par les femmes elles-mêmes, ou par d'autres femmes. Sur toutes ces histoires vraies, j'ai essayé d'élaborer un vrai travail d'écriture, c'est-à-dire que je n'ai pas simplement rapporté l'histoire, mais j'ai ajouté ce que je pensais nécessaire pour que l'on passe de l'histoire à la littérature tout simplement, ou du témoignage à la littérature. Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire sur ce texte.

Charles Bonn :

Moi, je suis tout-à-fait d'accord avec toi, et dès tes premiers mots. Tu as dit que tu ne cherchais pas à faire d'allégorie ou quelque démonstration que ce soit. Cela rejoint tout-à-fait ce que j'avais commencé à dire hier, c'est-à-dire que ton écriture transcrit un réel très fort, initialement présent malgré un travail d'écriture élaboré, mais qui est présenté sans signification démonstrative *a priori*. Par la suite, la démonstration, c'est nous, lecteurs, qui la faisons. Il est évident que, partant de situations vécues, le roman est très fort, et j'ai bien aimé ce que tu viens de dire à l'instant sur la relation entre personnages de fiction et personnages réels dans *Cette fille-là*. Je pense précisément que partir du réel et y ajouter une part de fiction, non démonstrative, rend la démonstration plus forte encore qu'un discours idéologique, préconçu et destiné à montrer la même chose. Voilà, je ne sais pas si tu es d'accord...

Maïssa Bey :

Oui, je ne peux pas me juger moi-même mais, en tant que lectrice par exemple, je m'ennuie très vite si je m'aperçois que l'auteur cherche à démontrer quelque chose. Parfois, je suis déjà convaincue, alors je n'ai plus besoin de l'être ; à d'autres moments, je ne suis pas tout-à-fait d'accord et des arguments qui tiennent plus ou moins la route ne me convainquent pas vraiment. De la même manière, je n'arrive vraiment pas à supporter, le ton moralisateur de certains auteurs, pas seulement maghrébins, et je parle d'auteurs de toute sorte. Dès lors que l'on ressent le besoin de démontrer quelque chose, je crois que l'on perd l'essentiel de ce qui constitue, à mon sens, la littérature, qui est en premier lieu, toujours selon moi, le plaisir de l'écriture.
(.....)

Colette Valat :

La situation de double culture, Maïssa Bey la vit maintenant d'une façon tout à fait sereine. A l'époque où elle évoquait ce déchirement, elle n'était pas la seule à en parler, et il y a bien des choix possibles. Tu parles du regard de l'autre, mais il fallait aussi que ce regard d'autrui soit positif, bienveillant, et reconnaissant l'autre comme égal. Ce qui n'était pas le cas dans les années 50.

Charles Bonn :

Il est évident qu'il y avait alors la situation coloniale, mais je crois que bien que nous ne vivions plus sous le régime colonial, le racisme, l'exclusion de l'autre

existe toujours, y compris chez des personnes politiquement importantes. Je ne nommerai personne. La situation de conflit entre soi-même et autrui existe toujours. Peut-être était-elle renforcée à l'époque par le contexte colonial. Je pense qu'il s'agit simplement d'une histoire d'évolution de mentalité collective. Je crois en une histoire de la pensée, une histoire de la philosophie tout simplement. Je ne pense pas que cela soit pour des raisons politiques, même si elles existent. Je crois que c'est ce moment de la pensée philosophique qui partage avec Sartre et beaucoup de gens de cette mouvance. La revue *Les Temps Modernes*, par exemple, se situait par rapport à la décolonisation et associait à la politique toute situation de dépendance et d'aliénation. Le grand mot à l'époque c'était « l'aliénation dans la double culture ». Mais il n'en reste pas moins que les situations d'exclusion politique sont toujours là, quand bien même elles présentent d'autres formes. Elles sont même tout aussi prégnantes qu'à l'époque, mais je dirais que la pensée a évolué. Il se trouve que Maïssa est une écrivaine contemporaine. La question que je me pose c'est, est-ce qu'à l'époque des années 40 - 50, pendant et avant le processus décolonisation, que nous n'avons pas, ou très peu connu, il était pensable d'assumer cette vérité ? Je crois que la pensée de l'un contre l'autre était finalement une nécessité politique de l'époque, qui n'existe plus aujourd'hui, quoique le contexte reste comparable. L'exclusion est toujours là.

Maïssa Bey :

C'est tout à fait juste je crois. Si j'avais du écrire dans les années 50, je pense que cette écriture aurait été beaucoup de l'ordre de l'engagement politique... Même si cela a existé au travers de la fiction du roman par certains romanciers. Je pense particulièrement à Kateb Yacine. J'imagine, dans ce cas-là, un engagement politique, qui m'aurait amenée à revendiquer tout autre chose que ce que je revendique aujourd'hui. Je voudrais revenir sur ce que tu as dit, que je vivais sereinement cette double culture. J'aimerais bien pouvoir la vivre sereinement, chez moi en tout cas ! Mais je vis en Algérie et il existe aujourd'hui une remise en cause des personnes qui, comme moi, revendiquent les deux parts d'Histoire qui existent encore en eux : ce que l'on appelle « l'histoire coloniale » et le présent. Ce n'est pas très serein, on me somme de me définir ou, en Algérie, de renoncer à une part essentielle de moi. Pas seulement concernant la langue, mais aussi ma façon de vivre, de me comporter, de sortir, de m'habiller, enfin, toutes sortes de pressions qui s'exercent aujourd'hui à la faveur de ce que l'on nomme le retour aux valeurs arabo-islamiques, quitte à exclure une partie de notre histoire. Donc la sérénité ce n'est pas pour tout de suite, je pense. Voilà ce que je voulais ajouter, car cela me pose problème, encore aujourd'hui.

Transcription de l'entretien faite par Gözde Şahin¹ et revue par S. Seza Yılancioğlu.

Note

¹ Etudiante en master au département de langue et littérature Française à l'Université Galatasaray